

Luc 4, 1-13 Dans la tentation, affirmer son identité. Reims le 6 mars 2021. X. Langlois

Lecture biblique : Luc 4,1-13

Jésus, rempli d'Esprit Saint, revint du Jourdain et il était dans le désert, conduit par l'Esprit, pendant quarante jours, et il était tenté par le diable.

Il ne mangea rien durant ces jours-là, et lorsque ce temps fut écoulé, il eut faim. Alors le diable lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de devenir du pain. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : *Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra.* » Le diable le conduisit plus haut, lui fit voir en un instant tous les royaumes de la terre et lui dit : « Je te donnerai tout ce pouvoir avec la gloire de ces royaumes, parce que c'est à moi qu'il a été remis et que je le donne à qui je veux. Toi donc, si tu m'adores, tu l'auras tout entier. » Jésus lui répondit : « Il est écrit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et c'est à lui seul que tu rendras un culte.* » Le diable le conduisit alors à Jérusalem ; il le plaça sur le faite du temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car il est écrit : *Il donnera pour toi ordre à ses anges de te garder, et encore : ils te porteront sur leurs mains pour t'éviter de heurter du pied quelque pierre.* » Jésus lui répondit : « Il est dit : *Tu ne mettras pas à l'épreuve le Seigneur ton Dieu.* »

Ayant alors épuisé toute tentation possible, le diable s'écarta de lui jusqu'au moment fixé.

Prédication

Le texte que nous venons de lire ce matin est difficile, ou pour le moins exigeant, car avant d'en comprendre le sens il nous impose de clarifier les mots, ou plutôt un mot, celui de tentation.

C'est un mot compliqué parce que, tant en grec qu'en hébreu on peut le traduire de deux manières qui n'ont pas exactement la même tonalité. Les mêmes mots hébraïques et grecs peuvent signifier la tentation ou l'épreuve. Quand, dans vos bibles, vous rencontrez ces mots, comme les verbes qui leur correspondent, sachez qu'entre *tenter* et *éprouver*, il y a toujours le choix du traducteur. Pourtant, ces deux mots n'ont pas la même tonalité.

Quand je parle d'épreuve, je parle d'une façon neutre d'une difficulté qui m'arrive. Dans la vie nous pouvons être éprouvés de bien des manières, par la maladie, la perte d'emploi et toutes sortes d'autres difficultés. L'épreuve ne fait pas sens, elle nous heurte, nous ébranle et ensuite nous tentons lui donner un sens. Comment ? En réfléchissant à la façon dont on va la traverser. Je ne dis pas que c'est facile, bien au contraire, mais le non-sens de l'épreuve nous invite à la foi et à l'abandon en Dieu. Elle exige que nous renforçons notre lien avec le Seigneur pour ne pas tomber dans le chaos de toutes les fausses justifications à ces souffrances.

La tentation est tout autre chose. Elle ne me parle pas d'une épreuve mais plutôt d'un choix à faire ou plus exactement d'une indétermination dangereuse. Elle me parle d'un désir corrompu qui se porte vers ce qu'il sait de mauvais et qui par-là s'entretient volontairement dans une confusion. La tentation est un mot que je conjugue avec la confusion, car à mon sens ils vont de pair. Des siècles avant Christ, Esaïe (ch. 5) disait de ne pas appeler ténèbres ce qui est lumière et inversement. Il mettait en garde contre ce travail de confusion qui mêle tout dans une indétermination qui a pour conséquence de

rendre tout choix optionnel ou indifférent. André Gide a dit cette célèbre phrase : choisir c'est renoncer pour toujours. C'est une phrase malheureuse car dans le renoncement évoqué elle peut laisser accroire que le choix ampute, diminue l'épaisseur de l'existence. Dans le choix, il y aurait de la perte. Or je pense exactement l'inverse, choisir, savoir choisir, c'est exister intensément dans une volonté cohérente et claire. La confusion comme l'indécision, renvoient toutes deux finalement à un manque au niveau de l'identité. Quand on ne sait pas choisir ou que l'on veut tout choisir c'est que l'on ne sait pas vraiment qui l'on est et ce qui est bon pour soi. La tentation comme indétermination dangereuse a donc à voir, selon moi avec l'identité.

Le récit biblique le confirme avec une grande clarté au moyen d'une voix qui personnifie la tentation, celle du Diable. Cette figure donne un caractère nouveau à cette tentation, celui d'une détermination, d'une intelligence calculée avec une visée, que l'homme se renie tout en y trouvant du plaisir, voire même comme il en sera question dans l'exemple du Christ, tout en pensant qu'il est fidèle à Dieu. C'est bien la prouesse du diable que de tenter tout en citant les écritures. Comme quoi ! Le diable, diabolos en grec signifie le diviseur, celui dont le projet est de nous diviser en nous-même, de nous scinder dans notre volonté, de déchirer notre être intérieur. Le diable travaille à la ruine de notre cohérence et donc à la perte de notre identité.

Au passage, quand je parle du diable, je ne parle pas forcément d'une réalité métaphysique existante, mais comme d'une puissance qui nous traverse et nous submerge au point d'apparaître comme une réalité distincte de nous-mêmes et nous dominant. La personnification du mal, personnifie surtout notre impuissance à lutter et à résister.

Donc d'un côté l'épreuve comme une adversité neutre, et de l'autre une tentation qui met en cause notre unité profonde sans laquelle il ne peut y avoir d'épanouissement. Et sans unité, pas d'identité possible. C'est bien la question que pose notre récit.

Le diable s'attaque de droit à la question de l'identité. Si tu es le fils de Dieu ? C'est la question absolument fondamentale autour de laquelle se structure et se comprend le récit. Jésus est mis en demeure d'affirmer son identité. En soi ce n'est pas un problème. Le problème est que la question elle-même met en cause cette identité, elle prétend semer le doute et ce, justement après le baptême quand s'est fait entendre du ciel la voix divine « *tu es mon fils, moi, aujourd'hui je t'ai engendré.* » Après la révélation qui atteste d'une filiation, donc d'une origine qui fait sens et donne toute son épaisseur à l'identité, vient sa mise en question. Es-tu vraiment sûr d'être celui que tu penses être ? Es-tu vraiment sûr de cette dignité d'enfant de Dieu qui te caractérise ? Après le baptême c'est le temps de la lutte contre soi-même qui surgit.

Après le baptême, la foule, la déclaration publique, vient le temps du désert, du doute, du tourment, du silence et surtout celui de la solitude. La solitude, le mot est important car je crois qu'elle définit la condition humaine comme celle du croyant. Nous sommes profondément seuls, devant Dieu, devant notre conscience et devant la mort. Et chacune de ces solitudes est capitale, car c'est là que nous nous définissons. Je me définis en me plaçant devant Dieu, en assumant les choix que me dicte ma conscience et en me donnant les moyens de faire face à la finitude. Personne ne peut croire à ma place, agir à ma place, mourir à ma place.

Si Jésus est seul face au diable dans le désert, c'est que lui seul peut répondre à la question de son identité. La solitude revêt une forme tragique, et en même temps

héroïque. Héroïque parce qu'elle dispose le Christ, et avec lui toute la condition humaine croyante, à faire usage de la liberté offerte au baptême. Si la tentation est l'impossible choix engendré par la confusion, la liberté héroïque de la foi, est de sortir de la confusion en confessant sa foi.

Et ce qui est sûr c'est que cette liberté nous est toujours offerte. Le diable n'a pas le pouvoir de nous submerger au point de nous l'ôter. C'est ce que dit Paul en Rom 6 lorsqu'il parle du baptême ; son propos est trop important pour ne pas l'évoquer ici. Il dit qu'au moment de notre baptême, notre vieille humanité incapable de satisfaire la volonté de Dieu est crucifiée avec Christ. Or si cette vieille humanité est ainsi crucifiée elle ne devient pas pour autant inopérante. Paul n'est pas naïf au regard de la condition du croyant. Mais il poursuit son discours en demandant à ses lecteurs de mettre leurs membres au service de la justice de Dieu. Ce que dit Paul, c'est que le baptême ouvre à la liberté chrétienne, à la possibilité d'une éthique chrétienne, à la possibilité de faire des choix. Avant son baptême l'homme est prisonnier de lui-même, après le baptême, il n'en est pas complètement délivré mais il naît à la liberté de s'attacher à la volonté du Père. Cette liberté qui est le fondement de l'éthique chrétienne est la grâce du baptême.

Jésus, seul au désert, va exercer cette liberté d'enfant de Dieu déclarée au baptême. En sachant que la liberté dans la foi, est la possibilité offerte de s'attacher à la volonté de Dieu et non pas la possibilité de faire ses propres choix. Mais pour comprendre la volonté de Dieu encore faut-il connaître Dieu. Simone Weil disait qu'aimer Dieu c'est renoncer à toutes les idoles. Elle prônait une connaissance de Dieu en négatif. Une fois que l'on a écarté toutes les fausses images de Dieu, le vrai Dieu vient naturellement à notre rencontre. A voire... Quoiqu'il en soit, le vrai Dieu se confesse contre les idoles. Or les trois tentations, mettent en question le juste visage de Dieu. Ici, la liberté de l'enfant de Dieu, seul face sa conscience, va être d'oser prendre des décisions tout à fait concrètes au nom du vrai Dieu.

Trois tentations donc, qui menacent l'existence. Devant le manque de pain, Jésus refuse d'opérer le miracle demandé et confesse par-là que c'est Dieu qui pourvoit ses besoins. Devant le manque de gloire, ou la question de la gloire, Jésus refuse toute la gloire proposée. Il confesse par-là que Dieu n'est pas un despote, qui impose son fils au monde. Jésus refuse une domination viciée sur le monde et confesse que Dieu seul règne et que Dieu seul est le dépositaire de toute gloire. Jésus ne s'affirme pas contre qui que ce soit et encore moins contre son Père. Face à l'excès de sécurité, Jésus n'éprouve pas le besoin de jouer sa vie, de la risquer, de la gaspiller pour lui donner du sens. Un sens qui, bien que se réclamant d'un verset biblique, ne repose pas sur la révélation Dieu mais sur l'illusion qu'une puissance humaine pourrait imposer à Dieu de se révéler.

En exerçant sa liberté d'enfant de Dieu, Jésus confesse le Père comme celui qui pourvoit, qui est glorieux et qui se révèle. Jésus confesse ce que le Dieu souverain fait pour l'homme contre la suprême idolâtrie, ce que l'homme pense pouvoir pour lui ou imposer à Dieu.

Le vrai Dieu est donc confessé contre la plus puissante des idoles : le Moi. Et c'est seul que Christ fait face au tentateur, seul comme il le sera à la croix. Seul ? Vraiment Seul ? Non pas tout à fait. Car pour répondre Jésus ne parle pas de lui-même, il cite la Torah et plus particulièrement le livre du Deutéronome. En faisant cela, Jésus s'inscrit dans la tradition rabbinique. Car pour celle-ci, les 5 premiers livres de la Bible, les livres révélés par Moïse selon la tradition, sont comme un canon dans le canon. C'est la partie de la Bible qui doit être le critère pour interpréter le reste des écritures. Quand le tentateur cite

le Psaume pour en tordre l'intention, Jésus réinterprète son sens à l'aide du Deutéronome, l'un de 5 premiers livres de la Bible. Ce que je veux souligner par-là, c'est que, cette solitude dont j'ai fait l'éloge n'est pas non plus béante, elle est habitée ici par une communion de pensée, par une tradition de lecture et d'interprétation, celles qui appartiennent au judaïsme de l'époque. Jésus résiste au tentateur et à la puissance du moi parce qu'en amont il s'est construit au sein d'une communauté.

De la communion à la solitude victorieuse, tel est le chemin de foi que je repère. Et ce chemin il m'en dit long aussi pour comprendre notre monde d'un point de vue social. C'est Pierre Mannent qui dans ses cours de Philosophie politique à Science Po, aborde la question des valeurs. Enseignement fondamental à mon sens. A savoir qu'une valeur, c'est ce que l'homme définit de bon pour lui. C'est subjectif, c'est un choix assumé, une décision prise, un acte de vie. L'homme est vraiment humain parce qu'il sait définir des valeurs et qu'il a le courage de les honorer. Et il ajoute, que sans valeur aucun système politique n'est plus défendable. Sans valeur, il n'y a plus de monde à construire ou à défendre, il n'y a plus d'idéal à viser.

Ce que ce discours me rappelle, c'est encore une fois l'articulation indéfectible entre l'individuel et le collectif, la solitude et la communion. Parce qu'une valeur n'a d'existence qu'à travers la responsabilité individuelle. On peut déclarer toutes les valeurs utiles et nécessaires à commencer par celles des droits de l'homme et du citoyen, mais là où il n'y a pas des hommes et des femmes pour les incarner, pour les faire vivre avec le courage que cela demande, elles restent lettres mortes. Et en même temps, si en amont, il n'y a pas eu un choix collectif qui a refusé la tentation de la confusion, du non-choix, de l'idéologie facile ou tout se vaut et donc rien ne vaut, alors je ne serai pas en capacité de reconnaître aucune valeur et surtout de les éprouver dans ma vie. C'est à dire, en les mettant en pratique, découvrir par l'expérience leur authenticité et leur vérité. Sans valeur, je serai amputé d'une part de mon existence, ou de ma possibilité d'exister.

C'est dans des choix qui sont collectivement osés, qu'un monde nouveau apparaît et que je peux naître dans une identité forte et apaisée. Alors oui nous serons toujours appelés à vivre des moments de solitude intenses où nous serons seuls pour affirmer notre foi contre le démon ou nos valeurs contre le chaos, mais il ne s'agit pas de les attendre passivement, mais de s'y préparer en grandissant dans une communion de pensée. C'est dans la force et la grâce de ce que nous sommes capables de penser ensemble, que nous nous découvrons, que nous nous construisons et que nous équipons pour traverser ces moments de solitude. Et j'ai la faiblesse de croire que l'église est, pour cela, un lieu privilégié et béni. Amen.